
Science et conscience

A deux ans près, Martine et moi aurions pu avoir des carrières scientifiques très semblables : me précédant dans cette « taupe atomique » récemment créée au lycée Janson-de-Sailly, elle était ensuite entrée au CEA pour y préparer une thèse de troisième cycle. Est-ce par crainte d'une spécialisation trop poussée ? Est-ce par inconfort, voire par refus, au sein d'un organisme très hiérarchisé (mais travaillant pourtant dans le très prestigieux service de physique-mathématique) que Martine décida de partir ? Je ne la connaissais à l'époque, au début des années soixante, que par... le chant choral, activité qui nous passionnait tous les deux. Mais ce n'est qu'à partir de 1973 (année de mon premier article dans *La Recherche*) que, grâce à elle, je fus sensibilisé aux relations entre la science, ses acteurs et la société.

J'ai un souvenir très vivace de nos discussions lorsqu'elle prit conscience du rôle actif qu'en tant que journaliste elle pouvait - et, selon elle, devait - jouer à propos de la responsabilité scientifique. Alors qu'elle était déjà extrêmement appréciée de la communauté scientifique, et plus particulièrement des astrophysiciens, elle décida de quitter son rôle somme toute intellectuellement confortable de rédactrice à *La Recherche*, en charge d'articles scientifiques, pour s'occuper d'une nouvelle rubrique régulière : « Science et politique ».

Martine avait en effet perçu, avant beaucoup de journalistes et de scientifiques (du moins en France), que le développement des sciences, et les moyens de plus en plus considérables mis à la disposition de la recherche par le pays, appelait une analyse nouvelle des relations entre les chercheurs et leurs concitoyens, et notamment des processus de décision. Sa « cible » favorite était les grands projets décidés par une poignée d'hommes politiques et de scientifiques, et lancés sans aucune forme de consultation réelle de la représentation nationale (parlementaires, élus locaux), et encore moins, bien sûr, des citoyens. On en aura reconnu le prototype : le programme électronucléaire français. Plus que le danger nucléaire lui-même, c'est l'organisation nécessaire (surveillance, contrôles, etc.) pour le prévenir qu'elle redoutait, principalement avec l'arrivée des surgénérateurs et la dissémination du plutonium. Elle y voyait le germe d'une société où le « big brother » serait partout pour assurer sa propre protection. Propos quelque peu excessifs à mon avis, mais que je rapporte simplement à titre d'exemple pour illustrer à quel point Martine réfléchissait aux liens inévitables, étroits, mais souvent - volontairement ou non - opaques, existant entre développement scientifique et politique. Elle estimait aussi, et là elle convainquit beaucoup de chercheurs, qu'un puissant contrepoids aux décisions centralisées était une meilleure information scientifique des citoyens, une meilleure « vulgarisation » (au sens premier du terme), ainsi qu'une prise de conscience par les chercheurs de leur responsabilité sociale et civique.

La boucle était bouclée. Faire de la bonne vulgarisation, à laquelle il est du devoir des scientifiques de prendre part aux côtés de bons journalistes ; faire, pour les journalistes, de la bonne investigation en étant reconnu par la communauté scientifique ; et faire réfléchir les chercheurs eux-mêmes sur la finalité de leurs travaux, c'est, en fin de compte, faire progresser la transparence des processus de décision, et donc, tout simplement, faire progresser la démocratie.

Grâce en premier lieu à Martine, il faut le rappeler, *La Recherche* était devenue beaucoup plus qu'une revue de culture scientifique, même de haut niveau. De l'avis général, la rubrique « Science et politique », unique dans notre pays pour une revue de ce genre au moment où elle avait été créée, avait fait sa force et sa réputation de crédibilité et d'indépendance ; plus, probablement, que les articles scientifiques eux-mêmes. Les conditions dans lesquelles Martine dut quitter la revue ont ému beaucoup de chercheurs, mais n'avaient pas entamé son talent et sa combativité. On a pu le voir dans ses articles du *Monde*, ou encore dans l'interview de Paul Germain¹ (sa dernière), réalisée en 1995 pour *La Vie des Sciences* à propos de l'usage du français dans les sciences.

Je pense que, à sa manière, Martine ne faisait pas nécessairement l'unanimité, mais ayant toujours été emprunte de rigueur et du souci de la vérité, elle a joué, à travers ses enquêtes, un rôle important de « conscience de la science », rôle essentiel à une époque où cette dernière se trouve de plus en plus souvent contestée.

Thierry Montmerle

Astrophysicien au CEA

1 Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences

Rédacteur en chef de la *Vie des Sciences*